



D'une bibliothèque à l'autre

Sous la direction de **ROMAIN BOISSIÉ**

**TATIANA ARFEL · CLARA ARNAUD · ARNO BERTINA
ANNE BOURREL · SORJ CHALANDON · SÉVERINE CHEVALIER
MARIE COSNAY · YANN FASTIER · ESTELLE FLORY
LUC-MICHEL FOUASSIER · RENÉ FRÉGNÉ · SÉBASTIEN GENDRON
BRIGITTE GIRAUD · HUBERT HADDAD · CARINE JOAQUIM
MAYLIS DE KERANGAL · SOUFIANE KHALOUA
MARIE-HÉLÈNE LAFON · MARTINE LAVAL · HERVÉ LE CORRE
MARIN LEDUN · NICOLAS LE FLAHEC · TIPHAINÉ LE GALL
JÉRÔME LEROY · YAN LESPOUX · NATACHA LEVET · MARCUS MALTE
CAROLE MARTINEZ · NICOLAS MATHIEU · MARTIN MONGIN
CORINNE MOREL DARLEUX · RICHARD MORGIÈVE
MARIE MOUTIER-BITAN · ÉRIC PESSAN · ELENA PIACENTINI
SERGE QUADRUPPANI · LAURINE ROUX · SÉBASTIEN RUTÉS
JANE SAUTIÈRE · ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

D'une bibliothèque
à l'autre

Collectif

D'une bibliothèque à l'autre

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-3855-3195-9

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Joseph Ponthus, parce qu'

« Il n'y aura jamais

De

Point final

À la ligne »

Note de l'éditeur

Lorsque Romain Boissié, bibliothécaire à Pujols, dans le Lot-et-Garonne, m'a proposé d'éditer un recueil de textes d'auteurs contemporains sur les bibliothèques et pour les bibliothèques, je n'ai pas hésité. Comment aurais-je pu ? Ces lieux sont le terreau de ma vocation d'éditeur, le sanctuaire où s'est noué mon lien le plus profond avec la littérature. Mon père était bibliothécaire. Et c'est dans la bibliothèque où il travaillait, à l'École normale d'instituteurs de Limoges – on ne disait pas encore IUFM, ni CDI –, que j'attendais après les cours. J'étais cerné par les livres, mais je mentirais en prétendant les avoir tous dévorés. La plupart étaient d'austères traités de pédagogie, impénétrables pour l'enfant que j'étais. Mon refuge, mon trésor, se nichait ailleurs : dans un monumental dictionnaire encyclopédique, riche de gravures fascinantes où défilaient bêtes sauvages et créatures mythologiques. Après avoir admiré ces images, je me glissais dans les définitions de mots interdits, ces termes sulfureux que je n'osais demander à personne. Peut-être est-ce là que s'est éveillé mon goût pour les enfers, car quoi de plus enivrant que l'enfer des bibliothèques ? L'enfer du paradis, en vérité. Car les bibliothèques sont bien des paradis.

Elles sont des refuges de gratuité dans un monde où tout se monnaie, des havres de silence dans un monde assourdissant. Elles

sont le berceau des vocations littéraires, ces lieux magnétiques où naît l'amour des livres, où les étagères pleines de romans et de récits rassurent comme une promesse d'éternité. Mais elles sont aussi les antichambres de l'avenir, ces espaces où l'on se penche sur ses études, où l'on se concentre en guettant du coin de l'œil les plus studieux, où l'on rêve en observant, sans le savoir encore, les silhouettes des romancières en devenir.

Et comme nous le verrons dans ces pages, elles sont aussi le terreau où s'écrivent les romans d'aujourd'hui et de demain.

Alors merci, Romain, d'avoir réuni ces autrices et ces auteurs. En mêlant leurs voix, ce recueil célèbre la bibliothèque sous toutes ses facettes : refuge et laboratoire, mémoire et promesse, espace de silence et de dialogue. Chaque auteur ici témoigne de cette relation intime et fondatrice avec les livres, ces compagnons de toujours qui transforment les lecteurs en écrivains et les curieux en passeurs d'histoires.

Ce livre est à la fois un hommage et une déclaration d'amour à ces lieux où tout commence. Puisse-t-il raviver chez chacun l'écho d'une vocation, ou le frisson d'une première lecture inoubliable.

PRÉFACE

D'une maille à l'autre

Nicolas Le Flahec

Elles sont plus nombreuses que les librairies, les cinémas, les théâtres ou les musées. Il en existe dans les métropoles, les petites communes, les universités, les quartiers oubliés, les campagnes perdues et jusque dans les prisons. Il y en a même qui roulent. Vous pouvez chercher : en matière de maillage culturel, vous ne trouverez pas mieux que les bibliothèques. Je ne cesse de le constater depuis que j'ai rejoint l'Université de Bordeaux pour enseigner à Médiaquitaine, un centre régional de formation aux carrières des bibliothèques. C'est un poste comme on n'ose pas en rêver, qui m'offre la chance de faire cours devant les conservateurs et les bibliothécaires de demain, mais aussi de rencontrer celles et ceux qui font vivre les bibliothèques d'aujourd'hui. Je me trouve au carrefour : c'est une bonne place pour observer, un peu comme dans une préface.

J'ai pu vérifier combien les bibliothèques ont évolué avec le monde qui les entoure, combien ces lieux protégés sont des espaces du dehors. Il semble loin le temps où Annie Ernaux et son père poussaient pour la première fois la porte d'une bibliothèque :

Un dimanche après la messe, j'avais douze ans, avec mon père, j'ai monté le grand escalier de la mairie. On a cherché la porte de

la bibliothèque municipale. Jamais nous n’y étions allés. Je m’en faisais une fête. On n’entendait aucun bruit derrière la porte. Mon père l’a poussée, toutefois. C’était silencieux, plus encore qu’à l’église, le parquet craquait et surtout cette odeur étrange, vieille. Deux hommes nous regardaient venir depuis un comptoir très haut barrant l’accès aux rayons¹.

Il n’est pas non plus certain que Daniel Pennac écrirait encore ces lignes publiées il y a plus de trente ans :

Chères bibliothécaires, gardiennes du temple, il est heureux que tous les titres du monde aient trouvé leur alvéole dans la parfaite organisation de vos mémoires (comment m’y retrouverais-je, sans vous, moi dont la mémoire tient du terrain vague?), il est prodigieux que vous soyez au fait de toutes les thématiques ordonnées dans les rayonnages qui vous cernent... mais qu’il serait bon, aussi, de vous entendre raconter vos romans préférés aux visiteurs perdus dans la forêt des lectures possibles... comme il serait beau que vous leur fassiez l’hommage de vos meilleurs souvenirs de lecture²!

Ce recueil en témoigne : cela fait longtemps que les bibliothèques ont cessé d’être des églises ou des temples, et les bibliothécaires des prêtres ou des gardiennes. On peut toujours se rendre à la bibliothèque pour y trouver un silence qui fait trop souvent défaut mais beaucoup viennent aussi, en plus des livres, des CD ou des DVD, y chercher des conseils, des nouvelles, des échanges. La bibliothèque parvient même à exister en dehors de ses murs, tissant des mailles où on ne l’attend pas toujours. C’est sans doute cette diversité des usages qui, de plus en plus, caractérise les bibliothèques.

1. Annie Ernaux, *La Place*.

2. Daniel Pennac, *Comme un roman*.

C'est tout de même un lieu étonnant. On y entre librement et gratuitement. On y vient seul, en famille ou avec des amis. On y trouve de quoi lire, regarder, écrire, écouter, réviser, s'amuser, réfléchir, attendre, jouer de la musique ou se réchauffer. On peut y passer la journée ou y rester le temps d'emprunter un polar, le dernier prix Goncourt, un livre de cuisine, un classique, une bande dessinée, tout un cycle de science-fiction, un court recueil de poésie, un manuel de tricot, un bestseller qu'on oubliera très vite, un album pour enfants, un manga, un livre de photos, une liseuse ou un audiobook. C'est un lieu qui permet de rapporter un livre à peine ouvert : se tromper n'y coûte rien.

En racontant à sa manière une histoire des pratiques culturelles, ce recueil composite est bien à l'image de cette singulière variété. Dans ces pages se côtoient librement des souvenirs et des nouvelles, de la prose et des vers. On y passe d'une bibliothèque à l'autre car il n'y a pas d'essence de la bibliothèque, qui ne fait jamais que s'incarner dans des espaces, des époques et des personnes. On découvre des bibliothèques dont on peut toujours pousser la porte et d'autres disparues, qui trouvent refuge dans ce recueil et seront peut-être accueillies dans d'autres bibliothèques, où on prendra soin d'elles tant que ce monde tiendra debout.

Reste un fil qui relie ces textes : l'empreinte laissée par ces lieux, plus durable encore que les tampons sur les fiches qui accompagnent parfois les livres empruntés. Combien de bibliothécaires ignorent que des autrices et des auteurs leur doivent le goût de lire et l'envie d'écrire ? S'il leur arrive de douter de leur utilité, ils pourront replonger dans ces pages. S'il arrive que d'autres interrogent certaines de leurs missions, s'il arrive qu'on soit tenté de leur supprimer un poste ou une part de leur budget, ils pourront toujours convoquer les quarante voix rassemblées par Romain Boissié, qui toutes rappellent l'importance des bibliothèques. Il n'est pas dit que cela suffise mais ils se sentiront peut-être un peu moins seuls.

Les bibliothécaires savent d'ailleurs que beaucoup reste à faire, comme le rappelle aussi ce livre. S'ils prennent souvent le temps de raconter des histoires, les femmes et les hommes qui font vivre les bibliothèques ne se racontent pas d'histoires. Les inégalités en matière de pratiques culturelles se portent bien, comme d'autres inégalités auxquelles elles s'entrelacent. Entre les mailles du tissu, il reste des trous : les bibliothèques sont bien placées pour le mesurer, mieux que d'autres qui ne brandissent l'étendard de la culture que pour se payer de mots. Je me souviens que, peu après mon arrivée à Médiacitaine, mes collègues ont organisé une formation intitulée « Des sous pour la bibliothèque » car être bibliothécaire, c'est aussi défendre et trouver des financements, sans cesse. La passion ne suffit pas et les mots ne paient pas plus que les applaudissements : comme d'autres services publics qu'on érode toujours un peu plus, les bibliothèques ne peuvent fonctionner sans sou ni maille.

En attendant mieux, elles font au mieux et nous attendent. Il faut pousser leurs portes car si elles savent recueillir des documents, elles vivent pour accueillir du public. Passons donc d'une bibliothèque à l'autre, comme dans les pages de ce livre assez grand pour réunir les bibliothèques municipales de Riom-ès-Montagnes, Bayonne, Grasse, Rouen, Golbey, Nantes, Tournon-sur-Rhône, Lyon, Veynes, Saint-Herblain, Limoges ou Villeurbanne mais aussi les bibliothèques universitaires de Paris, de Bordeaux ou de Clermont-Ferrand, la lointaine bibliothèque de Saint-Piégac, les bibliothèques départementales, les CDI, les bibliobus qui circulent encore et puis la Bibliothèque nationale de France, une ancienne bergerie, des bibliothèques à Lübeck, Günía de Miranda ou Arequipa, la Bibliothèque publique d'information, la BiLiPo et tant d'autres encore parmi lesquelles, bien évidemment, la bibliothèque de Pujols.

Docteur en littérature et professeur agrégé à l'Université de Bordeaux, **Nicolas Le Flahec** est spécialiste de l'œuvre de Jean-Patrick Manchette. Après avoir participé à l'édition de la correspondance et des entretiens de cet auteur, il a publié *Jean-Patrick Manchette: écrire contre* chez Gallimard.

Dehors

Tatiana Arfel

... Pour le prochain y a plusieurs possibilités. J'ai pris quatre expressions dans celui que je termine, débouchent forcément quelque part, y a des tunnels partout entre eux.

J'ai découvert ça ici, avant j'aurais pas soupçonné. J'ai essayé d'expliquer à Patricia, ça l'a fait sourire, son sous-rire là que j'aime bien, à peine au-dessus de l'horizontal, au bout de sa vie comme elle, de bonne volonté aussi.

Les tunnels donc. C'est entre les bouquins ces galeries. Permettent de passer d'un livre à un autre, sont déjà toutes creusées. On prend une expression. J'ai commencé petit, au début c'était un mot. Arbre, genre. Trop facile maintenant. Bien donc, cette expression, elle mène au livre suivant. Doit se trouver dans le livre suivant, c'est comme ça que je choisis celui que je vais emprunter.

Tous les livres sont reliés entre eux comme les pages internet. J'appelle ça, le lien hypertexte papier. On peut ainsi sauter d'un guide pratique d'homéopathie de 1988 à un polar norvégien ou une BD fantasy, si les deux contiennent, disons, l'expression «secouer le flacon», je dis ça c'est un exemple.

Raison pour laquelle je...

OH! OH, VOS GUEULES!

C'est pas possible tout ce bruit. Dans le quartier ils... C'est

barouf permanent, total. Beuglent, claquent les portes, s'appellent depuis les fenêtres, puis y a les sonnettes, les interphones, les chaussures qui tapent dans les couloirs, les serrures de tout le monde, métal hurlant (paf, lien hypertexte), et on peut pas... Je peux pas penser tranquille. Puis les murs c'est de la merde, bâti pour pauvres, à peine insonorisé. Je reste peinard dans ma piaule du coup mais même Jo il... Toujours à faire le mariole, il me parle, il monte le son de la télé, il... C'est un putain d'effort de lire dans ce bordel.

Bon, donc. Raison pour laquelle on n'a jamais fini de lire, même s'il faut bien dire, le choix de la bibliothèque est pas dingue non plus. Bon, au moins on en a une, une de quartier, y a la grande au centre-ville, jamais entré, m'impressionne trop, je crois qu'y a même des vigiles, me repèreraient direct, diraient Monsieur, vous là, oui, de quoi vous vous permettez, reculez, mains en l'air, z'avez pas arrêté l'école en cinquième? On a vos notes, vous êtes pas du tout, du tout au niveau de...

MAIS MERDE! SILENCE!!!

Ah ça, né nerveux, le resterai, les livres ça calme pas assez, ça échappe juste, du bruit, de la promiscuité sonore des pauvres, des oubliés nous tous, là où je vis y a pas de silence et je n'en ai jamais eu. Chez moi ça brame tout le temps, des trafics, des nouvelles, ça se chambre, tape dans le dos, tous en groupes moitié collés au béton, pas rester seuls j'imagine.

Patricia dit que les livres c'est pour elle des bulles. C'est pas tout à fait... On peut pas s'évader de la fureur d'où je viens. Y a pas de havre possible. D'une sorte oui, c'est fermé un livre, on se glisse dedans on ferme les esgourdes et on s'abrite un peu mais... C'est disons, fermé à moitié comme la lune. Il y a dans l'ombre la face cachée des portes, les liens hypertextes qui débouchent sur d'autres histoires, sur, ça reste à vérifier faudrait être multilingue, sur toutes les narrations du monde.

En attendant il faut que je...

NON JO, non putain, je veux pas jouer aux cartes avec toi, occupe-toi t'es grand, je dois finir ma fiche là et...

Patricia, c'est elle qui m'a demandé. De faire ça. Bon au début j'ai refusé, ça me rappelait l'école quoi. Et puis après je me suis dit bah, au moins ça va entraîner ma tête. M'obliger à la garder propre, aussi. Je fume pas quand je fais une fiche sinon imagine le bazar, n'importe quoi. Patricia a demandé que je fasse les fiches de lecture, pour les autres, les autres du quartier qui viennent à la bibli. Les gars d'ici. Les filles aussi sans doute, je sais pas, on se fréquente pas, c'est comme depuis même, chacun dans son coin, elles ont une vie pareille pourtant, des grands cheveux et elles rient et tout, mais même de loin j'en vois pas, aux heures où je peux y aller. Des fiches, pas pour raconter l'histoire, faut garder le suspense. Pour donner envie, de lire. C'est... C'est utile. Plus, c'est le premier boulot régulier de ma vie. Ni trafic ni combine. J'ai un titre du coup. Assistant bibliothécaire. Si les parents...

Bah, on m'a jamais raconté d'histoires. Les contes pour enfants, ils vécutent heureux, tout ça. Les parents avaient pas... Étaient pas en capacité de... Ni le temps pour... Entre eux, hurlaient. Je les gênais, j'avais beau planquer dans un coin, j'étais de trop, même immobile, même silencieux. La nuit ici aussi, ça sanglote et ça hulule, c'est pire parce que ça résonne, j'ai jamais beaucoup dormi.

La première fois que je suis entré dans la bibli j'étais pas fier. Tous ces livres, là, à me narguer ensemble depuis les étagères, t'y arriveras jamais, on n'a pas d'images on est écrits tout serrés, on est bien trop, pour toi. Putain. Alors je les ai ignorés, j'ai lorgné les murs, grêlés vert sale, les chaises, pas la première fraîcheur, et le bureau au fond, avec la dame derrière qui avait, bien sûr, des lunettes. Des petites là, où on doit regarder par-dessus, comme ont les vieilles maîtresses (paf, lien hypertexte ou presque). Patricia, pas toute jeune, du gris dans les mèches brunes, des rides autour des montures. Patricia qui m'a regardé dans les yeux, qui m'a dit un bonjour clair et ne m'a pas exclu des lieux. Qui m'a considéré

visiblement valable. A monté les deux coins de sa bouche, lentement, et c'est parce que ses yeux ont, dirais-je, pétillé, que j'ai compris qu'elle était au max de ses possibilités de sourire.

J'ai dit bonjour aussi, je suis pas un sauvage.

Mais j'ai pas bougé de la porte encore ouverte. Prêt pour l'esquive (paf, hypertexte cinématographique. Un film, c'est une histoire aussi).

Patricia s'est levée. A embrayé naturelle, vous êtes déjà venu, il me semble que non? En effet, non. Je ne suis venu dans aucune bibliothèque madame, et même lire je sais pas très bien, je suis sans doute un peu con, j'ai dialogué dans ma tête. Elle a continué toute seule, je m'appelle Patricia, je vais vous montrer les rayons et les derniers arrivages. J'ai suivi hésitant, je savais rien choisir alors là elle a... Bah toute seule, elle a pris un bouquin, elle m'a fait asseoir sur une vieille chaise plastique à trois pattes, faites gaffe, et elle m'a, elle m'a lu un passage. Avec le ton et tout, comme au théâtre j'imagine, rien que pour moi et j'avais pas payé. Cette femme, Patricia, c'est ça. Elle était pas obligée, elle avait de la paperasse plein son bureau, des trucs à faire, elle travaille quoi, son temps est plein, pas comme le mien mais... Elle me l'a donné, son temps, et moi je l'ai pris.

Les livres sont pleins de temps, c'est un autre truc que j'ai découvert. Du temps j'en ai trop, mais le leur est mieux. C'est du temps qui rend plus vaste, en fait du temps qui est de l'espace, difficile à penser pour ma tite caboche, et dans ce temps y a du bruit qui me change de celui d'ici. Le bruit des livres c'est... La différence c'est... Le bruit d'ici insulte, gronde, frappe. Le bruit des livres il parle chante ou récite et même s'il est violent il est, comment dirais-je, plus articulé. Je suis un peu moins au taquet depuis que je lis, et même dehors, quand je vais me promener, et que y a des gars du quartier qui me cherchent, parce qu'ils cherchent toujours, dans mon quartier on s'ennuie encore plus qu'ailleurs, bah, je retiens mes coups, sauf si j'ai vraiment pas le choix, l'honneur ça compte aussi, le respect.

Dans la bibli de Patricia y a pas de moquette, ni de gros fauteuils, ni rien du genre classe, mais pour moi c'est complètement un magasin de bonbons. De toutes les couleurs, formes, avec liens hypertextes illimités et évasion gratuite, tout ça, à dispo. Maintenant j'y vais toutes les semaines, et elle m'aide à refaire mon stock, je lui dis mes expressions, et elle, un vrai ordinateur dans sa tête, elle trouve avec moi le bouquin qui va suivre, qui est relié, et elle est fière, elle sous-rit. Alors depuis quelques mois, grâce à elle, j'ai lu plus que depuis toujours réuni, j'ai appris des mots et même, triste à dire, je crois que j'ai appris à sentir des trucs, parce que sans mots on peut pas, on est trop serré.

J'aime beaucoup Patricia, mais c'est pas un truc tordu, genre ma mère ou une milf ou bien. Patricia elle a... On voit bien que des trucs lui ont manqué, ça boîte, dedans, elle est pas bien... Adaptée, avec ses jupes trop longues et trop sérieuses, son rouge à lèvres qui glisse dans les coins et ses lunettes sécu et... Bon, on voit qu'elle a galéré quoi, et pourtant elle vient ici. Je veux dire, j'ai demandé, elle est pas obligée. Ils détachent des gens qui bossent à la bibli centrale, pour venir dans les quartiers, dans ces petites pièces tristes, où y a plutôt des vieux stocks, trucs démodés dont les autres veulent pas, une sélection hétéroclite, je dirais, et aussi que le mot hétéroclite, est hétéroclite. Puis les clients, enfin, les usagers elle dit, bah c'est pas des cadeaux quoi, comme moi, elle vient quand même donc, je sais pas, c'est quasi de l'humanitaire, qu'elle fait. Alors pour la remercier je...

STOP! MAIS STOP, PUTAIN!!!

... Ça tape au mur dans les étages, on peut pas savoir qui c'est, le son passe par les tuyaux j'imagine, les radiateurs de l'édifice, ou aussi bien par le dehors, c'est quoi, encore un mouvement, une bagarre ou bien, va mal finir, sur brancards et mal soignés, tout ça pour une barrette ou...

Pour la remercier, je fais mes fiches. J'en reviens pas, quand j'étais petit lire c'était la punition, on nous forçait à enfourner des

« classiques », qu'on parlait pas ce français-là, qu'étaient obligés d'avoir des notices des traductions, et fallait tout de suite prouver qu'on les avait lus, faire une « synthèse », dire fissa ce qu'on en pensait en interrogatoire écrit pour...

La bibli d'ici c'est pas ça, on me demande rien, des livres juste pour moi rêver, alors ouais, je rêve, je rêve que y aurait des bibli comme ça partout, gratuites, sans but, pas notées, pour la beauté du geste quoi, je veux dire, vraiment partout, dans les bars de nuit sous les ponts dans les gares et sur les aires d'autoroute, et même dans les nids d'abrutis là, les start-up des tours vitrées de bureaux. Remarque, Patricia m'a parlé des boîtes à livres, les gens déposent, reprennent, donnent quoi, comme elle, dingue, c'est un peu l'idée, une bibli même petite au milieu du centre commercial, en sortie de Carouf, voilà, ça, ça aurait de la gueule, serait utile, ça dirait, c'est OK, on veut bien de vous, on vous exclut pas vous moins-que-rien, vous des barres d'immeubles et des trafics-survêts, on vous prend tous y a pas de sélection, c'est pas une soirée privée. Et à chaque bibli, y aurait des Patricia pour nous apprivoiser, nous les ensauvagés (paf, hypertexte politique, je fais ce que je veux, la politique aussi c'est une fiction), des Patricia avec leurs sous-rires et leur jupes mi-mollets, ou même des Fabrice en sous-pull, et on sortirait de là plus fiers qu'avec un iPhone 22, livres or massif qu'on échangerait sous le manteau, ouais, comme si c'était de la pure mais qu'on revendrait pas, et s'il faut on en apprendrait même des paragraphes, pour les clamer aux collègues, et ça serait tellement mieux que de leur...

TA GUEULE, JO! Naaaaaan je veux pas me promener maintenant, vas-y tout seul, démerde, j'ai besoin d'avoir la paix là je...

Faudra quand même sortir, c'est pas bon de rester vautré là toute la journée, même sans fumette, bon, déjà faire quelques pompes, et salle de sport demain, faut tout entraîner, la tête et les pecs, à l'égal, devenir meilleur, parce que sinon, c'est cap au pire (paf. Irish-pertexte, you're welcome).

Patricia, elle s'est pas moquée de moi quand j'ai dit, pas fort, presque étranglé, que j'aimerais bien, que je crois que je pourrais, reprendre l'école. Au moins je sais pas, viser le brevet. Depuis que je lis je fais moins de fautes, et sans effort, alors je me dis que malgré tout, mon cerveau est pas rancunier, il peut encore. J'ai pas vingt-cinq ans, merde. Peut-être le cœur peut encore aussi, ce qui fait que, un peu moins con, même si toujours à cran, je pourrais espérer trouver une celle, celle qui, femme de ma vie (paf, paf, paf). J'oublierai pas Lili, a bien fait de se casser, pouvait rien faire de moi. Rebut, loser, médiocre, ouais, elle a eu raison. J'ai ouï qu'elle allait se marier, silencieusement je la félicite. À voir donc si, pourrait y avoir une vie, après Lili. C'est un haïku.

MAIS QUOI ENCORE, PUTAIN???

... Tape à ma porte. Ah tiens, c'est le vieux Mich qui entre. Salut Michel, qu'est-ce qui...

Michel fait claquer son trousseau à sa hanche de traviole. Il dit que j'ai de la visite.

Quelqu'un qui vient me voir moi? Jamais arrivé. J'y crois pas. En plus faut vraiment le vouloir, pour arriver jusqu'ici faut montrer patte blanche. Les abords sont surveillés pour tout le monde.

Mich insiste. Faut y aller il dit. Une demi-heure.

Une demi-heure avec qui, je demande.

Mich sourit.

Il dit lâche ton bouquin et mets un jean propre.

Il dit allez ouste, mon gars, dehors. On descend au parloir.

Hum, que je me hume, changer de T-shirt aussi, on sait jamais.

Finir ma fiche en rentrant.

Et passer au prochain.

Après *L'Attente du soir* et *Des clous* aux éditions Corti, **Tatiana Arfel** vient de publier *La Ronde des poupées* aux éditions Fugue.

Dans la forêt des livres

Clara Arnaud

Dedans, c'est un monde enchanté. Une forêt de livres où je me perds, solitaire. Les bibliothécaires n'ont pas de visage, leur voix n'a pas de texture ; je ne me souviens pas des autres lecteurs, seulement d'une moquette un peu beige, pas tout à fait brune, indistincte, et d'être là, accroupie, allongée, assise, debout sur la pointe des pieds, contorsionnant le buste de gauche à droite, et les piles de livres sous les bras qui tentent de s'échapper comme des bêtes sauvages. Nul doute qu'ils ont une vie autonome, un corps, une âme, ces êtres de papier. Pas d'humains, donc, enfin des silhouettes, des paroles étouffées, des ombres que j'ignore, qui passent – tu as bientôt fini, choisi ? les parents qui rappellent à l'ordre – et pourtant moi seule et tous ces livres, qui eux, ont des visages, graves, exotiques, certains vitupèrent, d'autres se planquent, un tel m'attire, celui-ci me fait peur, le dernier m'agace, pédant, avec sa couverture de pacotille. Je les empile sur la moquette, les rejoins, terrible dilemme.

Il s'agit d'élire les compagnons de la semaine, car la prochaine visite sera longue à venir, dans sept jours, parfois même quinze quand le cours de violon saute – la bibliothèque se situe dans le même édifice, qui réunit toutes les opportunités d'accès à la culture dans le village voisin du nôtre. Alors, outre l'attrait d'un titre, d'une

couverture, la taille de la tranche compte, car je lis beaucoup, vite, tard le soir, prétendument en catimini, à la lueur d'un planisphère une fois que l'horaire réglementaire du coucher est passé (je pense, avec le recul, que mes parents savaient et laissaient faire). Une tranche épaisse, et la typographie, aussi. Il faut que ce soit écrit tout petit, comme j'aime à dire. J'évalue la taille des lettres, la compacité des paragraphes, non sans un certain matérialisme. Je soupèse l'objet. Je l'aime lourd. J'ai besoin de m'abreuver de beaucoup de mots, il me faut une nourriture dense, comme la pâte d'amande que l'on embarque en montagne, pour la traversée du réel que constitue la semaine. École, horaires, contraintes. Lassitude face au processus de domestication que l'on m'inflige, enfant, hors de la maison. La vie scolaire est une course d'endurance, où l'on serre les dents. J'ai déjà la liberté fichée au corps, mais je ne moufte pas, j'attends le soir, l'heure de la lecture. Et les livres de la maison n'étant jamais assez nombreux, ceux de la bibliothèque viennent à mon secours. Alors impossible de courir le risque d'en embarquer un qui serait dévoré en deux temps trois mouvements.

Les livres de la bibliothèque, ce sont des mondes, des vies possibles, des aventures par procuration. Enfin non, des aventures, des vraies, car lire, c'est déjà vivre fort. Chacun peut m'ouvrir les portes de la psyché d'autrui, de continents lointains, de sensations nouvelles, d'existences hypothétiques ; me faire connaître des douleurs, des élans, des amours, des déconvenues. Je peux, à travers les histoires qu'ils portent, exister en garçon, en animal, en vieille femme, en indienne, en aventurière. J'y traverse le bush africain, je rencontre des éléphants, je ramène le troupeau au ranch le soir, moi cow-girl, je suis actrice, gitane, contorsionniste ou jockey. Je les dévore pour me démultiplier. Je les avale pour m'accroître, pour que l'horizon soit plus vaste. Infini, comme le monde – que je crois encore inépuisable. Et le samedi matin, jour de bibliothèque, c'est toujours le même scénario. Alors que ma pile se fait et se défait, car les trois livres autorisés hebdomadairement ne sont

jamais suffisants, qu'il faut trancher, abandonner l'un pour lui préférer un autre (ce que je fais avec peine, parfois dans un élan mélodramatique), je tergiverse.

L'un des responsables de tout cela, sans doute, est ce Roald Dahl (dont j'ai emprunté les livres avant de les posséder) : Charlie, Matilda, James, ont accompagné mes premiers émois de lectures d'ouvrages *sans images*, aimais-je à fanfaronner du haut de mes six ans. Des livres de grand. Je suis rentrée avec avidité – comme Charlie dans la chocolaterie de Willy Wonka – dans une petite bibliothèque de village en Seine-et-Marne. Rien de dispendieux, mais un temple païen pour moi, déjà, dans lequel je pourrais aimer éperdument les livres et croire, croire dans le pouvoir des mots. Et chaque semaine, c'est un rituel bien rodé, prendre le panier chargé des livres déjà lus et relus, la housse du violon, les partitions, et aller au village voisin, faire résonner les cordes, lâcher quelques fausses notes dans l'air, avant de se gorger de livres. Parfois, plus tard, au café d'à côté, qui fait face à la place du marché et à la gare, entre un expresso pour mon père et un diabolo menthe pour moi, je commence la lecture d'un des élus de la semaine, consciente d'amputer d'autant mes réserves pour les jours à venir, mais incapable d'attendre. Et le téléviseur crachant les résultats du PMU, le ballet des clients, le bruit du percolateur, les tasses qui tintent sur le zinc, les chaises qui râpent le carrelage, les accolades bruyantes des habitués, les commentaires intempestifs des articles de *La République de Seine-et-Marne*, plus rien ne m'atteint, je suis dans mon sanctuaire.

Alors la moquette est râpeuse au bout de la dernière rangée. Les genoux grincent à force d'être pliés. Mais me voici plantée, bloquée, un livre en main – lequel ? difficile à dire, je ne me souviens que de très peu de ces ouvrages dévorés avec une faim sans limite. Je lis en diagonale, je saute des mots, tente de goûter à la sève du livre en accéléré. Si je parviens à finir celui-ci avant de quitter la bibliothèque, cela m'en fait un de moins à éliminer. Ils ne sont

plus que six sur la pile. Cela la ramènera à cinq, malin, me dis-je en lisant toujours plus vite comme si j'enfourmais une tablette de chocolat au lait en quelques bouchées, au risque de l'indigestion. Bientôt, je rentrerai à la maison avec les trois heureux élus, et alors, je pourrai lire vraiment, me planquer dans la cabane élaborée sous lit superposé, peuplée de livres, de jouets et d'un gros chat acariâtre, bagarreur, mon meilleur camarade de lecture, un dénommé Mimi. Je m'allongerai sur le ventre, lui se posera sur mon dos, ronronnant, me griffant à l'envi, de cet amour cruel des félins, et je me remettrai à lire. Je pourrai cette fois-ci prendre le temps – une éternité – et prolonger le voyage entamé sur la moquette râpeuse, aller en Afrique, en Amérique, mener des enquêtes, sauver des vies, retrouver des amis chers. Et absorber le lot de livres hebdomadaire bien trop vite, attendre avec impatience le jour de l'approvisionnement, plonger encore dans les rangées infinies, me perdre dans la forêt des livres.

Clara Arnaud écrit des romans et des récits de voyage inspirés des territoires qu'elle parcourt et où elle vit. Ses derniers romans, dont *Et vous passerez comme des vents fous*, sont publiés chez Actes Sud.

Désherber

Arno Bertina

Dans la vie, beaucoup de choses marchent sur deux jambes. Les médiathèques par exemple, qui sont à la fois un lieu où faire vivre le patrimoine, et un lieu où trouver l'actualité. Or deux missions c'est souvent une de trop ; on ne sait pas à quel saint se vouer.

Quand on replante une parcelle, en forêt, on plante un peu serré. Certaines pousses pourraient ne pas prendre, et on se laisse la possibilité de choisir entre un jeune tronc plein de promesses, et un autre, moins beau, qu'on arrachera pour laisser au costaud la place de grandir.

Il y a un peu de ça, dans une bibliothèque : on y trouve des chefs-d'œuvre (le patrimoine) et des nouveautés dont on ne sait pas encore si elles *prendront* ; si, adoptant le lieu, elles s'y enracineront. Balzac pour le plaisir, et Nathalie Quintane pour nourrir la curiosité. Virginia Woolf en mur porteur, et Olivier Cadiot pour les cloisons, ou Antoine Volodine.

Mais voilà, à la différence de *La Maison des feuilles* (Danielewski), les espaces ne sont pas extensibles. Les médiathèques doivent se débarrasser de certains livres si elles veulent pouvoir faire une place aux nouveautés.

À ce geste correspond un verbe : désherber.

Un œil au dictionnaire. Le premier sens est évidemment horticole. Il s'agit d'arracher les mauvaises herbes, et parfois l'herbe tout court. On est en France, les jardins à la française sont contre-nature : on donne aux arbres et aux buissons des formes géométriques. Elle n'est pas rassurante, la nature à l'état brut... Pour désherber, le jardinier aura des doigts de fée, ou il se comportera en vrai butor, arrosant le sol avec ce glyphosate qu'on sait depuis longtemps cancérigène.

On sait moins que ce verbe décrit aussi une tâche qui incombe aux bibliothécaires : retirer des rayons des livres qui (1) sont abîmés, (2) ne sont plus d'actualité (un *Que sais-je?* sur la contraception, daté de 1987, par exemple) ou (3) ne « sortent » plus, *id est* : qui ne sont plus empruntés. On ne sait plus quel collègue a tenu à l'avoir en rayon, l'usager qui avait noté son titre sur le cahier de suggestion est mort depuis quelques années, on peut le retirer des collections. « Il ne sort pas. » La réponse fait image dans ma tête : je vois un livre sortir de la bibliothèque, pour prendre l'air, avant de revenir et retrouver sa place entre deux livres qui le collent, gros lourds, depuis quelques années.

Bibliothécaires et jardiniers de tous les pays, même combat ?

Peut-être, oui. Un agent désherbera *La Modification* au motif qu'il n'a pas été emprunté depuis cinq ans, mais tel autre le sortira du rayon pour constituer une table sur le Nouveau Roman, ou sur les prix Renaudot possédés par la médiathèque. Ou sur les romans se passant à bord d'un train. Selon qui désherbe, on trouvera dans la médiathèque des trésors ou des livres plus périssables que des yaourts – qui se souvient, un mois après l'avoir lu, du dernier Guillaume Musso ? Et selon les lectrices et les lecteurs qui se baladent entre les rayonnages, on entendra des soupirs ou des cris de joie.

On désherbait dans les vignes, quand j'étais petit. On sait maintenant que c'est mauvais (comment les produits qu'on balance dans la terre pour la rendre infertile ne pourraient-ils pas avoir une incidence sur les racines des cepes de vigne ?). Mieux : on sait

maintenant que les herbes ou les fleurs ne les concurrencent pas : tout ce petit monde vit en bonne intelligence, la sève circule, les bestioles pollinisent les fleurs. Il faut de tout pour faire un monde ; les mauvaises herbes, ça n'existe pas vraiment.

La BPI du centre Pompidou va ainsi retirer 80 000 volumes des rayonnages – j'apprends ça par un post de François Bon, sur Facebook. J'étais fier de savoir que cette immense bibliothèque avait presque tous mes livres. Vont-ils faire partie du convoi de 80 000 livres qui ne seront plus disponibles ? Quelqu'un va-t-il estimer qu'ils sont importants ? Quelqu'un va-t-il argumenter dans l'autre sens ? Vais-je trouver le sommeil, ce soir, alors que je suis en train de donner corps à cette idée ?

Une consolation serait de me dire que je suis de la mauvaise graine : Portrait de l'artiste en plante invasive. Une autre consolation serait de me dire que, à contre-courant des pressions de la FNSEA qui continue de défendre le tout chimique, on devrait me laisser en rayonnage, car j'ai mon rôle, dans un écosystème. Je fertilise d'autres bouquins. En Gironde, on plantait facilement des rosiers à l'entrée des rangs de vigne. Non pour faire joli ou pour les vendanger, mais parce que les rosiers attestent avant les feuilles de vigne de l'arrivée de pucerons et du mildiou. La rose comme sonnette d'alarme.

À chaque fois qu'un usager entend parler de désherbage ou de livres bradés par la médiathèque, les gens sont choqués. La mère de ma fille m'apprit un jour que cette émotion était la survivance d'une très ancienne pratique. Quand les seuls livres disponibles étaient les textes sacrés, sous la forme de rouleaux, de parchemins, il n'était pas possible de s'en débarrasser. Quand ils n'étaient plus en état de servir, on ne les brûlait pas, on ne les jetait pas : on les enterrait. Les livres sont un peu sacrés, il survit quelque chose de cette idée dans notre façon d'être interloqués, offusqués. Les siècles communiquent. La Jérusalem du II^e siècle avant J.-C. et La Mecque de l'an 200 du calendrier hégirien continuent de modeler nos perceptions et ressentis.

Au début des années 2000, il fut à nouveau question de censurer un livre. Certains validaient l'idée au motif que le livre était mauvais, littérairement, en plus d'être ambigu moralement. Le ministre de la Culture d'alors s'engagea dans le débat avec un point de vue inattendu : il n'y a pas de livres inutiles ; les livres quelconques sont l'humus des chefs-d'œuvre. Sans les premiers, les seconds n'existeraient pas.

Lorsque vous achetez des livres dans ces braderies organisées par les médiathèques, vous les découvrez tamponnés. Il faut en effet lever toute ambiguïté ; ils n'ont pas été volés. « Pilonné », « Sorti des collections », « Retiré des collections » sont les formules les plus courantes. Mais il arrive que le tampon soit rédigé autrement. Il y a une dizaine d'années, j'achetai pour un ami un livre sur une activiste libanaise des années 70. Un de ses faits d'armes : avoir détourné un avion. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je découvris, quatre jours plus tard, le tampon de la bibliothèque française qui l'avait confié à Recyclivre : « Éliminé. » Pour une femme qui avait eu à ses trousses différents services secrets, il faisait froid dans le dos, ce tampon apposé par un innocent bibliothécaire. Le désherbage, une forme de police ?

En 1998 je passais avec l'un de mes frères la frontière séparant le Chili du Pérou, et découvrais Arequipa, où se trouvait alors (peut-être est-ce encore le cas ?) une Alliance française (ou c'était à Cusco, à 500 km plus au nord... ?) et sa petite bibliothèque. Nous étions depuis plus d'un mois en Amérique du Sud, j'étais en manque. Je me suis mis à parcourir les rayonnages. Les collections étaient étranges, faites de bric et de broc. Il était facile de comprendre pourquoi tous les romans de cet auteur de troisième zone se trouvaient là : une vieille affichette indiquait qu'il était là six mois plus tôt, pour une conférence. Cela faisait longtemps qu'en France il n'avait plus d'audience mais il était, voilà, *famous in Cusco*. Ses œuvres complètes, je les aurais volontiers dés herbées si j'avais été bibliothécaire. Mais si je me souviens de ce lieu c'est surtout

que j'y trouvai aussi, ce matin-là, les deux premiers livres de Claude Simon, publiés en 1945 et 1947 par les éditions du Sagittaire – introuvables en France, l'auteur ayant toujours refusé qu'ils soient republiés. Je suis resté une heure dans la petite bibliothèque, j'étais tenté de les voler! Est-ce qu'un agent les aura désherbés, ces deux livres qui ne devaient pas beaucoup sortir?

Voilà où je voulais en venir: les collections des médiathèques sont toujours sur le fil du rasoir. Du jour au lendemain elles peuvent perdre les trésors qui faisaient d'elles, aux yeux de certains, des cavernes d'Ali Baba. Mais elles tiennent à distance les lois du commerce et de la compétition. On peut y observer des pollinisations inattendues, des idées sorties de romans d'aujourd'hui vont féconder un classique du xvii^e siècle et ainsi donner naissance au grand chef-d'œuvre qui sera écrit en 2038. Des mauvaises graines côtoient des recueils incontournables, les siècles sont cul par-dessus tête, c'est chatoyant, moiré, inclusif ou accueillant, ça respire.

Les principaux livres d'**Arno Bertina** (*Des châteaux qui brûlent, L'Âge de la première passe, Ceux qui trop supportent*) ont été publiés aux éditions Verticales.

Plus loin de toi

Anne Bourrel

Con qué tristeza miramos

Un amor que se nos va

Es un pedazo del alma

Que se arranca sin piedad

Veinte años (paroles : María Teresa Vera,
chant : Omara Portuondo)

Les gonds grincèrent dans le froid de novembre. L'espagnolette se fit prier. Déterminée, la femme éblouie souleva la lourde poignée, la reposa sur la tige avec des gestes précis et tendres. Les couches de peinture successives rendaient difficile la fermeture des lourds volets de la maison. Derrière elle, dans le salon, l'homme en visite lui posa une question qui se perdit dans le vacarme de fer et de bois. La femme éblouie parvint enfin à tout refermer, volets grincheux et fenêtre aussi. D'un seul geste rapide qui marqua un trait sur l'action chaque soir répétée, elle tira le rideau de dentelle griffé par le chat. Elle se retourna et sourit à l'homme qui se tenait devant la bibliothèque. Il regardait les livres, mains sur les hanches, comme on flâne devant les vitrines des magasins. Il répéta sa demande. Il voulait quelque chose en anglais, de la poésie si possible.

– J’ai un Emily Dickinson en V.O., ça te dit ?

Il afficha son sourire de perles. Le coton beige de sa djellaba, en retard d’une seconde sur le mouvement brusque de son corps, frissonna autour de ses jambes, deux bâtons nouveaux faits pour le désert et les marches assoiffées sur un autre continent, loin, la bouche pleine de poussière, harmattan et sable jaune :

– *Yes, please. She’s so great!* Elle est tellement géniale.

Sur la pointe des pieds, il saisit tout en haut d’une étagère l’épais volume bleu qu’elle lui avait désigné ; ramené de Stanford lors d’un voyage à travers l’Ouest des États-Unis.

L’homme en visite ouvrit le livre en deux comme une pêche qu’il se réjouissait de déguster. Ses bagues en argent brillaient sur la peau luisante de ses longues mains aux phalanges proéminentes. Des mains de maçon, il aimait dire, lui qui passait sa vie à écrire des romans.

Il souriait aux rayonnages, gourmand de lecture, et la femme éblouie riait à voir les yeux de l’homme en visite briller derrière la monture de ses lunettes.

– Oh, il s’écria le regard fixe, soudain figé dans sa lecture : *She is talking to us.*

Montrant le livre ouvert, il donna la page à lire. La femme éblouie parcourut le texte une première fois sans comprendre, puis une autre, incrédule et encore elle lut à voix haute, un peu hésitante : *You said I was great... Tu as dit que j’étais géniale – un jour – géniale, qu’il en soit ainsi.*

L’homme en visite prit la femme par les épaules et la serra contre lui.

– Aucun doute, *no doubt*, elle nous parle, il affirma, grandiloquant, les yeux mi-clos.

Le Fahrenheit qu’il prêtait souvent à ses personnages dessina un chemin épicé jusqu’à la femme éblouie qui respira le parfum à plein nez, ferma les yeux, en allée, toute petite dans les bras de

l'homme. Il chuchota à son oreille : *Don't be scared, I think she is here*. N'aie pas peur, je crois qu'elle est ici.

La femme éblouie fit du regard le tour des rayonnages. La bibliothèque bruissait de tous les possibles. Tout, elle voyait tout sous un angle nouveau et elle avait envie de croire qu'Emily Dickinson avait accompli un double voyage, depuis l'Amérique et à travers l'au-delà ; si la grande poétesse morte était parvenue jusqu'à eux, alors les frontières se trouvaient abolies et quelque chose d'extraordinaire était en train d'advenir.

– Non, je n'ai pas peur, elle répondit.

– *I swear*, il reprit très sérieusement, le livre ouvert dans les mains, Emily Dickinson est en train de nous parler.

C'est ce soir-là qu'elle est tombée dans les filets de l'homme en visite. Dorénavant, il allait être capable de tout lui faire croire : que ses livres avaient été brûlés, premier autodafé de l'histoire de son pays dont il ne subsiste pourtant aucune trace, nulle part, aucun article, rien. Qu'il avait passé des mois dans une prison au milieu du désert où la fille du gardien se donnait à lui avec la plus grande joie et la plus grande innocence, qu'il était adulé par son peuple, un guide, un modèle pour son peuple, qu'il avait remporté des prix internationaux, avérés nationaux, qu'il partait travailler au loin alors qu'il rejoignait une autre femme avec qui il lisait aussi les poètes américains, et surtout que c'était elle, sa petite femme éblouie, que toujours, toujours, il aimerait.

Aujourd'hui seule dans son salon elle ferme les volets. Croire en l'amour total est une religion dont on déchanté assez vite, elle pense en quittant la pièce, sans un regard pour les livres bien alignés.

Des mois durant, la femme avait patiemment constitué la plus triste des collections. Les preuves de trahisons s'étaient lentement ajoutées à la liste des exagérations et à celle des mensonges. L'homme en visite avait fini par ne plus l'éblouir, ce pauvre type triste. *Je fais ce que je veux*, avait été sa seule réponse à toutes les questions de la femme. On peut devenir fou d'avoir aimé un homme qui parsème

de trous la réalité. Tout finit par devenir faux. Les sentiments, les joies et aussi, les poèmes d'Emily Dickinson qui parlent les soirs d'hiver aux amants devant les bibliothèques.

Anne Bourrel, écrivaine méditerranéenne, publie des romans à La Manufacture de livres (*Gran Madam's*, *L'Invention de la neige*, *Le Dernier invité*, *Le Roi du jour et de la nuit*) ainsi que des nouvelles et textes courts chez Ours éditions (*Takoyaki*).

Table

| | |
|--------------------------------------|----|
| Note de l'éditeur | 9 |
| Préface. D'une maille à l'autre | |
| <i>Nicolas Le Flahec</i> | 11 |
| 1. Dehors | |
| <i>Tatiana Arfel</i> | 17 |
| 2. Dans la forêt des livres | |
| <i>Clara Arnaud</i> | 25 |
| 3. Désherber | |
| <i>Arno Bertina</i> | 29 |
| 4. Plus loin de toi | |
| <i>Anne Bourrel</i> | 35 |
| 5. L'Enfant | |
| <i>Sorj Chalandon</i> | 39 |
| 6. Les dehors | |
| <i>Séverine Chevalier</i> | 43 |
| 7. Des bibliothèques de remplacement | |
| <i>Marie Cosnay</i> | 51 |
| 8. Kahunas, debout! | |
| <i>Yann Fastier</i> | 57 |
| 9. Asile | |
| <i>Estelle Flory</i> | 61 |

| | |
|---|-----|
| 10. Biblioné | |
| <i>Luc-Michel Fouassier</i> | 71 |
| 11. Ernest et Célestine | |
| <i>René Frégny</i> | 79 |
| 12. Fonds patrimonial | |
| <i>Sébastien Gendron</i> | 83 |
| 13. Seuls ensemble | |
| <i>Brigitte Giraud</i> | 89 |
| 14. La bibliothèque vide ou petite description d'un lieu de culte déconsacré | |
| <i>Hubert Haddad</i> | 95 |
| 15. Naissances | |
| <i>Carine Joaquim</i> | 101 |
| 16. Encartée | |
| <i>Maylis de Kerangal</i> | 113 |
| 17. La Cité céleste | |
| <i>Soufiane Khaloua</i> | 115 |
| 18. Elle venait à nous | |
| <i>Marie-Hélène Lafon</i> | 125 |
| 19. Ailleurs, autrement | |
| <i>Martine Laval</i> | 129 |
| 20. Les phares | |
| <i>Hervé Le Corre</i> | 133 |
| 21. Service public, mon amour | |
| <i>Marin Ledun</i> | 135 |
| 22. Les livres m'ont rendue muette | |
| <i>Tiphaine Le Gall</i> | 141 |
| 23. Pendant la fin du monde, la bibliothèque restera ouverte. | |
| <i>Jérôme Leroy</i> | 147 |
| 24. Gérald, les poissons et la bibliothèque | |
| <i>Yan Lespoux</i> | 153 |

| | |
|---|-----|
| 25. Pas de riffi à la BiLiPo <i>Natacha Levet</i> | 157 |
| 26. La plus grande preuve d'amour ou la confession d'un beau de droite devenu écolo de gauche <i>Marcus Malte</i> | 161 |
| 27. Petit ogre <i>Carole Martinez</i> | 167 |
| 28. Points de départ <i>Nicolas Mathieu</i> | 171 |
| 29. Table rase <i>Martin Mongin</i> | 175 |
| 30. L'ancienne bergerie <i>Corinne Morel Darleux</i> | 183 |
| 31. Le titre du livre <i>Richard Morgiève</i> | 191 |
| 32. Un espace à soi <i>Marie Moutier-Bitan</i> | 193 |
| 33. L'usage nomade des bibliothèques <i>Éric Pessan</i> | 199 |
| 34. Josepha <i>Elena Piacentini</i> | 205 |
| 35. Qu'est-ce qui ne va pas ? <i>Serge Quadruppani</i> | 209 |
| 36. La liste de Madeleine <i>Laurine Roux</i> | 215 |
| 37. Camarade Merde de Chat <i>Sébastien Rutés</i> | 223 |
| 38. Liv-b-re <i>Jane Sautière</i> | 229 |
| 39. Paulette, Jean Mermoz, la BiLiPo et moi <i>Alexandra Schwartzbrod</i> | 235 |

IMPRIMÉ EN FRANCE

